

MOTAMOT n°3

CDAN

MOTAMOT est édité par le
Cercle des Auteurs normands

<https://auteurnormand.wixsite.com/>

Écrire, c'est exprimer... une
émotion, une pensée.

Écrire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est ressentir... une
émotion, une pensée.

Lire, c'est partager... une
émotion, une pensée.

Sommaire :

**-les origines de l'écriture :
suite**

**- ARISTOPHANE LES
NUÉES**

-Maurice

- Philippe

-Martine

-Valérie

Motamot, c'est votre revue, pour
participer à l'aventure Motamot, merci
de nous contacter :

cercleauteursnormands@gmail

Les origines de l'écriture (suite)

Nous avons noté dans les numéros précédents que l'écriture ne s'est pas formalisée si rapidement. Au début, il y a environ 4000 ans, les premières volontés de formaliser quelque chose le furent sur des tablettes en argile, gravées avec des bâtons de bois de tailles différentes. C'était surtout pour compter. C'étaient des trous plus ou moins grands, nous pouvons imaginer que les petits trous étaient pour des petites sommes, les moyens pour des sommes moyennes et les grands... De tout temps l'être humain faisait du commerce et de formaliser sur des tablettes les échanges devait être un grand progrès.

Puis les trous devinrent des virgules, puis des figurines qui racontaient des histoires, les hiéroglyphes furent créés, gravés dans la pierre, c'est ce qui permet de comprendre aujourd'hui, la vie en Égypte de l'époque.

Les Crétois ont fait évoluer l'écriture toujours gravée. Les Grecs ont créé le premier alphabet formalisé, ce qui sera le thème développé ci-après.

Le grand progrès fut aussi le support de l'écrit, le papyrus remplaçant l'argile et la pierre quelques siècles av. J.-C. Et rapidement les scribes de chaque région, furent mis à contribution pour écrire tout ce qui se transmettait oralement. Naissaient ainsi les premiers "recueils religieux", recueil est le bon mot puisque, les écrits contaient des histoires d'époques et de lieux bien différents. Pour que tout soit un peu cohérent, des adaptations multiples furent réalisées... Et en Grèce, les premières écoles et surtout les premières bibliothèques, le papyrus prenaient beaucoup de place !!!

Les origines de l'écriture (suite)

L'écriture en Crète

Il semble que la littérature crétoise se résume à des écrits plus ou moins officiels...

0.2.1. Décret honorifique de Cnossos pour Hermias, médecin de Cos IC I, VIII 7, IIe siècle (= Samama 2003 n° 127, Pouilloux 1960 n° 16) : stèle de marbre blanc, brisée en 2 parties, dans le sanctuaire d'Asklépios de Cos. κνωσίων οἱ κόσμοι καὶ ἡ πόλις κώϊων τᾶι βωλαῖ καὶ τῶι δάμωι χαίρειν· ἐπειδὴ πρεσβευσάντων γορτυνίων πρὸς ὑμὲ ὑπὲρ ἰατροῦ καὶ ὑμῶν φιλοτίμως σπευσάντων 4 καὶ ἀποστειλάντων αὐτοῖς Ἑρμίαν ἰατρόν, στάσιος δὲ γενομένης ἐγ γόρτυνι καὶ ἐλθόντων ἀμίων κατ[ὰ] τὰν συμμαχίαν ἐς τὰμ μάχαν τ[ὰ] γορτυνίοις γεν[ο] - ομένα]ν ἐν τᾶι πό[λει, συνέ]βα τινὰς τῶμ πολι[τᾶν καὶ τ] - 8 ὧν ἄλλων τῶν συνελθόντων παρ' ἀμίων ἐπὶ [τὰμ μά] - χαν τραυματίας τε γενέσθαι καὶ πλείους ἐκ [τῶν] τραυμάτων ἀρωστίαις οὐ ταῖς τυχοῦσαις π[εριπε] - σεῖν, Ἑρμίας ὑπάρχων ἀγαθὸς ἀνὴρ τότε τε πᾶσ[αν σ] - 12 πουδὰν ἐποίησατο ὑπὲρ ἀμίων καὶ διέσωσε αὐτο[ὺς ἐγ] μεγάλων κινδύνων ἐν τε τοῖς λοιποῖς ἀπροφα[σίστ] - ως διετέλει συναντῶν τοῖς παρακαλοῦσι [αὐτὸ] - ν, πάλιν τε γενομένης μάχας περὶ φαιστὸν π[ολλ] - 16 ὧν τραυματιᾶν γενομένων καὶ ὡσαύτως πολλ[ῶν κ] - νδυνευσάντων ἐν ταῖς ἀρωστίαις πᾶσαν [σπου] - δὰν ἐν ταῖς θεραπείαις ποιούμενος διέ[σωσε αὐτοὺς] ἐγ μεγάλων κινδύνων ἐν τε [τοῖς λοιποῖς παρέχων] 20 [αὐτὸν πρόθ]υμον τ[οῖς παρακαλοῦσι αὐτὸν]-----

Traduction (Pouilloux 1960, n° 16, p. 69) : Les cosmes et la cité de Cnossos au conseiller au peuple de Cos, salut ; comme les gens de Gortyne vous avaient envoyé une ambassade au sujet d'un médecin, que vous, rivalisant de zèle, vous leur aviez délégué le médecin Hermias ; comme ensuite une guerre civile s'était produite à Gortyne et qu'en vertu de la convention nous nous étions rendus au combat qui s'était produit dans la cité, attendu qu'il est arrivé que certains des citoyens et de ceux de chez nous qui s'étaient joints à eux avaient reçu des blessures au cours du combat, et qu'un bon nombre à la suite de leurs blessures étaient éprouvés par des maux qui n'étaient pas des maladies bénignes et, comme Hermias, qui est un homme de bien, a employé tout son zèle pour nous et les a sauvés de grands dangers, sans cesser aussi de se dépenser sans compter pour ceux qui faisaient appel à lui, et comme un nouveau combat qui s'était produit près de Phaistos avait causé beaucoup de blessures et que la vie de bien des gens se trouvait encore en danger à cause des maladies, en dépensant tout son zèle pour les soigner, il les a sauvés de grands dangers sans cesser de se montrer prêt à répondre à ceux qui faisaient appel à lui ...

L'écriture et ses impacts (source Convergence, les archives du Québec)

Bien que l'écriture démotique reste utilisée jusqu'au II après J.-C., c'est l'écriture grecque qui finit par s'imposer grâce à la disponibilité du papyrus et son utilisation comme support d'écriture. Le papyrus a donné l'élan nécessaire au développement de l'écriture grec (Bowman et Woolf, 1996, p. 68). Plus qu'une écriture administrative et culturelle, elle devient la transmission des valeurs grecques (Baslez et al., 2004, p. 174). Grâce aux nouveaux genres littéraires, de l'éducation et d'autres facteurs de mise en valeur culturelle notamment par l'écrit.

L'écriture a un premier impact dans l'éducation. En effet, puisque le grec devient l'écriture administrative, il faut des écoles pour apprendre et cette éducation intellectuelle se fait au *gymnase*. À Athènes un des *gymnases* le plus importants était le Lycée fondé par Aristote en 335 av. J.-C., bibliothèque d'enseignement privé de la lecture (Legras, 2002, p. 41). Avec les enseignements d'Aristote, le volumena n'était plus vu de la même façon, il devient un « objet et instrument de l'analyse et de l'information » (Legras, 2002, p. 41). Le volumena devient un agent de lecture qui permet la production d'autres livres. Alexandre le Grand qui était étudiant à l'école d'Aristote lui a transmis ce goût de la lecture. Selon les histoires rapportées, il transportait toujours avec lui lors de ces conquêtes, une copie de *Iliade* (Legras, 2002, p. 42). Ce n'est donc pas un hasard que celui-ci voulait faire d'Alexandrie une grande cité intellectuelle. À la mort d'Aristote, certains des volumena de sa bibliothèque privée avaient été vendus à Ptolémée II, pour être conservés à la bibliothèque d'Alexandrie (Legras, 2002, p. 41-42). Bien qu'un engouement né pour la lecture durant sa vie, ce n'est qu'à partir de l'époque ptolémaïque grâce à une écriture simple, qui donne aux citoyens d'Alexandrie une véritable envie de la lecture (Manguel, 1998, p. 225). Désormais, la lecture et l'écriture allaient occuper une place majeure dans la culturelle (Legras, 2002, p. 44). Bref, sans l'écriture, les bibliothèques de type privé et public n'existeraient pas et plus important, personnes pour les lire ces textes.

La transmission de texte par écrit permettait l'étude de la poésie, les traités grammaticaux et parfois la mythologie grâce aux poèmes homériques base de tous les nouveaux genres littéraires et écrits (Legras, 2002, p. 97). Alors que des *gymnases* en dehors de l'Égypte tenaient des concours de « belles écritures » (Legras, 2002, p. 103), ceux d'Alexandrie s'occupent de l'enregistrement des textes écrits. Par contre, ce n'est qu'avec la bibliothèque d'Alexandrie et ses 500 000 rouleaux de papyrus, réservés seulement aux intellectuelles que Strabon nommait les « philologues », que les études de l'écriture sont en émergence (Grandjean, 2017, p. 120). Effectivement, avec la prise en poste du premier bibliothécaire, Zénodote d'Éphèse qu'on constate un premier impact culturel de l'écrit. Zénodote rédigeait vers 283 la première édition critique des épopées homériques, qu'il divisait en 24 rouleaux de papyrus et ainsi que les premiers signes diacritiques en marge pour identifier ses interventions dans le texte (Micunco, 2014, p. 180). Les quelques signes (voir ANNEXE) qu'il utilisait pour sa critique étaient le *l'obel* (la « broche ») signifiait « ce vers n'est pas d'Homère » ; par la suite, l'*astérisque* « ce vers est authentique » ; la *diple* servait à faire des appels de note et faire des renvois de commentaire dont le but est d'expliquer les notions de type lexical, grammatical, et\ou historique (Irigoin, 2001, p. 33). En plus de ses travaux écrits, il crée une classification alphabétique par auteurs qu'il transcrit dans un glossaire afin d'expliquer le vocabulaire épique (Casson, 2001, p. 37). Les travaux de Zénodote ont servi de base à Aristophane de Byzance bibliothécaire sous Ptolémée V pour la rédaction des éditions critiques des œuvres d'Hésiode, Sophocle, Euripide ou encore Ménandre (Quattrocelli, 2012, paragr. 8). Aristarque de Samothrace, disciple d'Aristophane de Byzance, a aussi travaillé sur les éditions critiques. À l'aide d'une bonne maîtrise de l'écriture épique, il indiquait systématiquement « les endroits du texte où l'ordre des vers était, d'après lui, bouleversé, ou ceux où il ne s'accordait pas avec le jugement de Zénodote » (Micunco, 2014, p. 180).

ARISTOPHANE LES NUÉES.

Ἀριστοφάνης Νεφέλαι

Στρεψιάδης

Ἰοῦ ἰοῦ·

ὦ Ζεῦ βασιλεῦ, τὸ χρῆμα τῶν νυκτῶν ὅσον·
ἀπέραντον. Οὐδέποθ' ἡμέρα γενήσεται ;
Καὶ μὴν πάλαι γ' ἀλεκτρυόνος ἤκουσ' ἐγώ.
Οἱ δ' οἰκέται ρέγκουσιν. Ἄλλ' οὐκ ἂν πρὸ τοῦ. 5
Ἀπόλοιο δῆτ' ὦ πόλεμε, πολλῶν οὔνεκα,
ὄτ' οὐδὲ κολάσ' ἔξεστί μοι τοὺς οἰκέτας.
Ἄλλ' οὐδ' ὁ χρηστὸς οὕτοσι νεανίας
ἐγείρεται τῆς νυκτός, ἀλλὰ πέρδεται
ἐν πέντε σισύραις ἐγκεκορδυλημένος. 10
Ἄλλ' εἰ δοκεῖ, ρέγκωμεν ἐγκεκαλυμμένοι.
Ἄλλ' οὐ δύναμαι δειλῆτος εὔδειν δακνόμενος
ὑπὸ τῆς δαπάνης καὶ τῆς φάτνης καὶ τῶν χρεῶν
διὰ τουτονὶ τὸν υἱὸν δὲ κόμην ἔχων
ἰπλάζεται τε καὶ ξυνωρικεῦεται 15
ὄνειροπολεῖ θ' ἵππους. Ἐγὼ δ' ἀπόλλυμαι
ὀρῶν ἄγουσαν τὴν σελήνην εἰκάδας·
οἱ γὰρ τόκοι χωροῦσιν. Ἄπτε παῖ λύχνον
κᾶκφερε τὸ γραμματεῖον, ἴν' ἀναγνῶ λαβῶν
ὀπόσοις ὀφείλω καὶ λογίσωμαι τοὺς τόκους. 20
Φέρ' ἴδω, τί ὀφείλω ; Δώδεκα μνᾶς Πασία.
Τοῦ δώδεκα μνᾶς Πασία ; Τί ἐχρησάμην ;
Ὅτ' ἐπριάμην τὸν κοππατίαν. Οἴμοι τάλας,
εἴθ' ἐξεκόπην πρότερον τὸν ὀφθαλμὸν λίθῳ.

Φειδιππίδης

Φίλων, ἀδικεῖς. Ἐλαυνε τὸν σαυτοῦ δρόμον.. 25

Στρεψιάδης

Τοῦτ' ἐστὶ τουτί τὸ κακὸν ὃ μ' ἀπολώλεκεν·
ὄνειροπολεῖ γὰρ καὶ καθεύδων ἰππικὴν.

Φειδιππίδης

Πόσους δρόμους ἐλάᾳ τὰ πολεμιστήρια

Στρεψιάδης

Ἐμὲ μὲν σὺ πολλοὺς τὸν πατέρ' ἐλαύνεις δρόμους.
Ἀτὰρ τί χρέος ἔβα με μετὰ τὸν Πασίαν ; 30
Τρεῖς μναῖ διφρίσκου καὶ τροχοῖν Ἀμεινία.

Φειδιππίδης

. Ἄπαγε τὸν ἵππον ἐξαλίσας οἴκαδε.

Στρεψιάδης

Ἄλλ' ὦ μέλ' ἐξήλικας ἐμέ γ' ἐκ τῶν ἐμῶν,
ὄτε καὶ δίκας ὄφληκα χᾶτεροι τόκου
ἐνεχυράσεσθαί φασιν. 35

Φειδιππίδης

Ἐτεόν, ὦ πάτερ,
τί δυσκολαίνεις καὶ στρέφει τὴν νύχθ' ὄλην;

Στρεψιάδης

Δάκνει μέ τις δήμαρχος ἐκ τῶν στρωμάτων

Φειδιππίδης

Ἐασον ὦ δαιμόνιε καταδαρθεῖν τί με.

Στρεψιάδης

Σὺ δ' οὖν κάθειυδε. Τὰ δὲ χρέα ταῦτ' ἴσθ' ὅτι
εἰς τὴν κεφαλὴν ἅπαντα τὴν σὴν τρέψεται. 40
Φεῦ.

Εἴθ' ὄφελ' ἢ προμνήστρι' ἀπολέσθαι κακῶς
ἤτις με γῆμ' ἐπῆρε τὴν σὴν μητέρα·
ἐμοὶ γὰρ ἦν ἄγροικος ἠδιστος βίος,
εὐρωπιῶν, ἀκόρητος, εἰκῆ κείμενος,
βρύων μελίτταις καὶ προβάτοις καὶ στεμφύλοις.
45

Ἐπειτ' ἔγημα Μεγακλέους τοῦ Μεγακλέους
ἀδελφιδῆν ἄγροικος ὦν ἐξ ἄστεως,
σεμνήν, τρυφῶσαν, ἐγκεκοισυρωμένην.
Ταύτην ὄτ' ἐγάμουν, συγκατεκλινόμενην ἐγὼ
ὄζων τρυγός, τρασιᾶς, ἐρίων, περιουσίας, 50
ἢ δ' αὔ μύρου, κρόκου, καταγλωττισμάτων,
δαπάνης, λαφυγμοῦ, Κωλιάδος, Γενετυλλίδος.
Οὐ μὴν ἐρῶ γ' ὡς ἀργὸς ἦν, ἀλλ' ἐσπάθα,
ἐγὼ δ' ἂν αὐτῇ θοιμάτιον δεικνὺς τοδί
πρόφασιν ἔφασκον· ὦ γύναι, λίαν σπαθῆς. 55

STREPSIADE.

Iou ! Iou ! O souverain Zeus, quelle chose à n'en pas finir que les nuits ! Le jour ne viendra donc pas ? Et il y a déjà longtemps que j'ai entendu le coq ; et mes esclaves dorment encore. Cela ne serait pas arrivé autrefois. Maudite sois-tu, ô guerre, pour toutes sortes de raisons, mais surtout parce qu'il ne m'est pas permis de châtier mes esclaves ! Et ce bon jeune homme, qui ne se réveille pas de la nuit ! Non, il pète, empaqueté dans ses cinq couvertures. Eh bien, si bon nous semble, ronflons dans notre enveloppe. Mais je ne puis dormir, malheureux, rongé par la dépense, l'écurie et les dettes de ce fils qui est là. Ce bien peigné monte à cheval, conduit un char et ne rêve que chevaux. Et moi, je ne vis pas, quand je vois la lune ramener les vingt jours ; car les échéances approchent. Enfant, allume la lampe, et apporte mon registre, pour que, l'ayant en main, je lise à combien de gens je dois, et que je suppute les intérêts. Voyons, que dois-je ? Douze mines à Pasiyas. Pourquoi douze mines à Pasiyas ? Pourquoi ai-je fait cet emprunt ? Parce que j'ai acheté Coppatias. Malheureux que je suis, pourquoi n'ai-je pas eu plutôt l'œil fendu par une pierre !

PHILIPPIDE, rêvant.

Philon, tu triches : fournis ta course toi-même.

STREPSIADE.

Voilà, voilà le mal qui me tue ; même en dormant, il rêve chevaux.

PHILIPPIDE, rêvant.

Combien de courses doivent fournir ces chars de guerre ?

STREPSIADE.

C'est à moi, ton père, que tu en fais fournir de nombreuses courses ! Voyons quelle dette me vient après Pasiyas. Trois mines à Amyntias pour un char et des roues.

PHILIPPIDE, rêvant.

Emmène le cheval à la maison, après l'avoir roulé.

STREPSIADE.

Mais, malheureux, tu as déjà fait rouler mes fonds ! Les uns ont des jugements contre moi, et les autres disent qu'ils vont prendre des sûretés pour leurs intérêts.

PHILIPPIDE, éveillé.

Eh ! mon père, qu'est-ce qui te tourmente et te fait te retourner toute la nuit ?

STREPSIADE.

Je suis mordu par un démarque sous mes couvertures.

PHILIPPIDE.

Laisse-moi, mon bon père, dormir un peu.

STREPSIADE.

Dors donc ; mais sache que toutes ces dettes retomberont sur ta tête. Hélas ! Périssent misérablement l'agence matrimoniale qui me fit épouser ta mère ! Moi, je menais aux champs une vie des plus douces, inculte, négligé, et couché au hasard, riche en abeilles, en brebis, en marc d'olives. Alors je me suis marié, moi paysan, à une personne de la ville, à la nièce de Mégacles, fils de Mégacles, femme altière, luxueuse, fastueuse comme Coesyra. Lorsque je l'épousai, je me mis au lit, sentant le vin doux, les figues sèches, la tonte des laines, elle tout parfum, safran, tendres baisers, dépense, gourmandise, Colias, Génetyllis. Je ne dis pas qu'elle fût oisive ; non, elle tissait. Et moi, lui montrant ce vêtement, je prenais occasion de lui dire : "Femme, tu serres trop les fils."

Le Normand langue ou patois ? (origine Fale)

<https://www.fale-normandie.fr/accueil-fale-normandie/historique-de-la-langue/>

Tirant ses racines du latin, le normand fait partie des langues dites d'oïl, mais il n'est en aucun cas un dérivé du français. Au XII^e siècle, les premiers romans sont écrits à la cour des ducs de Normandie par des Normands et... en normand. On peut citer par exemple le Roman de Brut et le Roman de Rou du Jèrriais Wace, ainsi que la Chanson de Roland, le Roman du roi Arthur, qui furent écrits en partie en Normandie tout comme le Roman de Renart dont l'un des auteurs connus est Richard de Lison. Dès le Moyen Age, la production littéraire normande se montre très prolifique tandis qu'à Paris, aucune œuvre en français ne remonte au-delà du XIII^e s. car on y écrivait alors en latin et non pas en langue vernaculaire, c'est-à-dire dans la langue parlée à l'époque par le peuple. Ce n'est qu'au fil des siècles, dans un Etat au pouvoir de plus en plus centralisateur que le français s'imposa face aux langues régionales. Avec François I^{er}, le français devient en 1539 la langue officielle du droit et de

l'administration, en lieu et place du latin. Lors de la Révolution française, le décret du 2 thermidor An II impose le français comme seule langue de toute l'administration. Plus tard, l'industrialisation et l'exode rural, l'école obligatoire en français, la guerre 1914-18, le mépris généralisé de la bourgeoisie donnent peu d'espoir pour maintenir ce qui est alors considéré comme un patois, c'est-à-dire « une langue socialement déchue et considérée comme inférieure, méprisée par les citadins ».

Faute d'être enseigné, le nombre de locuteurs en normand ne cesse de diminuer. L'avenir de la langue est dans les mains des Normands, qui peuvent s'ils en ont la volonté, se réapproprier leur langue, la faire rayonner. Mais l'avenir du normand est aussi dans les mains des élus locaux et régionaux, encore bien trop complexés par le mot « patois ». A Jersey et Guernesey le normand est langue officielle. Sur le continent en revanche, le normand ne bénéficie d'aucune reconnaissance par la région Normandie !

identité à la fin de ses écrits : « ceci vous a [été] dit [par] Richard de Lison ».

Qui est Richard de Lison

?

Richard de Lison est un clerc français du XII^e siècle. Auteur de la branche XII du roman de Renard vers 1190, il précise son

Extrait du texte : <http://txm.ish-lyon.cnrs.fr/bfm/pdf/renart11.pdf>

Oiez une novele estoire qui bien doit estre en mirmoire ; lonc tens a esté adiree, mais or l'a uns mestres trovee qui l'a tranlatee an romanz ; oiez comment je la comanz. Ce fu en mai au tens novel que Renart tint son fil Rousel sor ses jenouz a un matin. Li anfls ploroit de grant fin por ce que n'avoit que mengier. Renart le prant a apaier, si li a dit : «Fins cuers de roi, je vois ou bois, si vaneroi, porchacier la nostre viande. » A tant se mist par mi la lande, si se met a la voie errant : entor cez colz va coloiant savoir s'il peüst acrochier qui a son fil eüst mestier, ou coc ou geline ou oison ; mestier en eüst en maison que il n'i a point de quisine, et sa fame gist en gesine, si est ses ostez desgarniz. A tant li sont devant sailliz .V. que jelines que chapons, et Renart s'est mis es trotons trestot droit vers aus l'aleüre, tant qu'il vit venir l'anbleüre Huon l'abé et sa mainie. Renart maudit la chevauchie qui sor lui a hui faite taille ; fuiant s'an torne, si baaille, qu'il n'i ose plus demorer por les levriers qu'il vit mener. Vers la forest s'en va corrant et Huon l'abé maudisant : «Mal seies tu si main levez, ce dist Renart li desfaez, tu m'as hui fait ci destorbier : Base de français médiéval

— Le Roman de Renart en ma bouche et en ma cuillier as hui proié sor moi saisine ; maudite soit la teue orine, qui trop par me avras hui grevé. J'en eüsse ja .I. levé, se ne fusses si tost venuz mais, qant tu m'as aparceü, ge m'en irai or mal que mal : ge voil miauz partir par igal trestot sanz perte et sanz gaaing que recevoir mortel gaaing. » A tant s'en va toz eslaissiez ; mout est dolanz et corrociez de ce que riens n'a conquesté q'a son ostel eüst porté por sa maisnie desgeuner. Toute jor ne fina d'errer jusqu'a tant qu'il vint a midi ; il esgarda, si a choisi Tibert le chat, qui se gisoit sor une roche et rostisoiz sa pance encontre le soloil. Et dist Renart : « Je me mervoil se c'est Tibert qui la se coste.

— Oïl, et ce sui ge, bel oste ; et por coi ? que me volez vos ?

— Je me voil dereignier a vos, ce dist Renart, et reposer, que je ne finai hui d'aler.

— Si alez dormir en une angle : n'ai que faire de vostre gangle ne de voz farloines oïr. Alez, si me laissez dormir : je n'ai or de noise mestier ; fueiez de ci, alez billier.

— Avoi, sire Tibert le chaz, por ce se avez vos degraz et se la vostre pance est plaine, ne durra toute la semaine li orgiauz que vos ore avez ; por ce se iestes saoulez, si me faites chiere louvine ; gel conterai a Ermeline la foi et la reconoissance que vos avez et la provance. Et je l'ai en maison laissiee, que de novel est acouchiee d'un mout biau fil et d'une fille.

— Certes n'i dorroie une bille, ce dit Tibert, en aus n'en toi.

— Avoi, sire Tibert, par foi, je n'en puis mais se me dement, que desgarniz sui malement ; je ne laissai hui a l'ostel ne pain, ne vin, ne char, ne sel, dont ele se poïst disner ; si m'avint hui a l'ancontrer Huon l'abé, un vif deauble...

— Renart, doit il dont dire fable qui jeüne et fait penitance ? Nanil, mes aistre en repentance ; si doit aler paisiblement ne mie tancier a la gent ; il n'afiert pas a peneant que il aille la gant gabant qu'il trouvera par les chemins ; ainz se doit tenir toz anclins ; qant il va em pelerinage, il ne doist mie mener rage.

— Ahi, Tibert, or est assez. N'iestes mie encor lassez, fait soi Renart, de moi gaber ? Ja ne le deüsiez panser. Por ce se sui ore frarins ; assez set Diex ques pelerins nos somes », Renart li a dist. «Or me di dont, se Diex t'aït, Renart, dist moi ou est l'eglise ou tu vas oïr le servise. Ja ne sez tu la messe entendre. Je t'ai veü charité prandre deus foiz sanz aler au mostier. Mout ies religieux des ier en petit d'eure devenuz. Comment ? viauz tu estre reclus ?

— Par Dieu, Tibert, vos avez tort : tieus est foibles qui devient fort. Tibert, ce dit Renart, merci : au besoing voit on son ami. Mais faites lou conme cortois, venez o moi en cest defais, el plaissié Guillaume Bacon, savoir se nos i troverom aucune chose por ma fame.

— Non ferai, fait Tibert, par m'ame : n'ai or mestier de traveillier.

— Jel di por vos esbenoier et por moi faire compaignie ; si ferez mout grant cortoisie, se vos venez o mi esbatre.

— Voire, mes se tu me fais batre par ton angin et faire honte ?

— Avoi, Tibert, ice que monte ? Par la foi que je doi Rouvel, nel voudroie por le mantel qui or androit au col me pant c'on vos i forfeïst noiant, ne qu'i eüsiez se bien non tant con nos somes compaignon. » Et puis dit en bas bailement : «Tibert, mal aiez et torment, que mout m'as or hui ranponé, mais i t'iert bien guerredoné, si je puis et angins i vaut. » Et après a parlé plus haut : «Sire Tibert, Renart a dit, je vos aim mout, se Diex m'aïst. » Et dist Tibert : «Bien vos an croi. » A tant sont issu de l'aunoi vers le Moloï toz eslaissiez, si se fierent enz el pleissié loing d'un chastel desoz la vile, Et Renart, qui mout sot de guile avoit mis Tibert a raison : «Tibert, par ta confessïon, fait soi Renart, di moi verté. S'or venoient ci arouté tuit li chien Gullaume Bacon, se Diex te face voir pardon, car me di ores que feroies : fuïroies tu et me leroies.

— Ainz m'en monteroies lasus, ce dit Tibert, or n'i a plus : je esgarderoie lor force, se je trovoie crues n'escorce ou je me peüsse mucier, ses lairaie outre chevauchier, car trop par ai la pance plaine : au corre me fauroit l'alaine. Et vos, Renart, que feriez ? Bien sai que vos me lairiez, si me lairiez couvenir. » A tant voient andui venir Guillaume Bacon et ses chiens. « Ici ne voi ge nul des miens, sire Tibert, ce dist Renart ; or face chascuns de son art et chascuns miauz que il porra, que Renart plus n'i demorra. Sire Tibert, or dou monter ; ne vos tient ore de fabler ; vos n'iestes mie sor la roche ou je oï de vostre bouche les foles paroles disant ; ja esterez muz et taisant. I vos vandront ja desfier ; si commenciez a sermoner. Se vos lor tenez un sermon, vos vos en tenrez a bricon, que ja ne monterez si haut a terre

— ne sor eschaufaut

—ne vos batent de lor bastons, de lor ars et de lor bouzons. Et se vos iestes entepris, ja par moi n'i serez requis ; si n'en prandront la raançon, s'il n'ont vostre gris peliçon. » Lors se mist Renart en travers, et Tibert est au chene aers, si est montez sanz desfiance, car el corre n'avoit fiance : trop se santoit pesant et lenz. Soués a dit entre ses denz sa credo et sa paternostre : «Et Diex, fait il, biax pere nostre, abandonnez a totes genz, gairissiez mes piez et mes denz et ma santé et ma prouesce, que je n'i muirre par peresce, mon chief, mes iauz et ma faiture ; et si donez male aventure Renart, qui ci m'a amené. » A tant ont Renart escrié li braconnier qui l'ont veü, et li brachet sont esmeü, [76] si viennent soz le chaisne droit ou dant Tibert montez estoiz. Ileuc commencent a glatir, ne s'en veulent por riens partir de ci que tuit li veneor

Maurice Fichet



L'entâopinement

Sav-ouos qui qu'a-z-eu la morte c't arlevaée ? Je sis seûe que ch'est eune fome seument, je sais paé qui que ch'est ! Ma belle-mè'e me demaundait chenna à retouo de temps mais que je me racachais tcheu mei. Ol 'tait nasouse coume eune pie maunque d'eun u. J'en avais la taête élugie. Eun bouon jouo, je li répounis : « Coume qui que vos v'laez que j'en save quique seit ? Ch'est paé mei et ch'est byin taunt muus, ch'est paé vouos et ch'est byin damage ! » A la partie de cha, j'en i pus rentendu prêchi, cha y a fait quitte ! O savait que ch'était eune fème rapport qu'ol avait entendu les lermes devaunt le trépas : treis pouor eun bouonhoume, déeus pouor eune fome. Ol avait paé veu le tchué et sen choeuret qui faisait drelinnaer sa cloquette, s'n allaer enhuilaer le syin qu'était byin bas.

Vous armett-ouos du trépas, nouos les quenales, no chauntait : « Corps mort va-t-en, la terre t'attend dedpis loungetemps ! » Du côtaé de Coutaanches, ch'était d'âote seit : « L'bedeau est mort dauns l'âoge oû porc, ressucitr'a dauns l'âoge oû g'va ! ». Quaund quiqu'eun avait passé, ch'était toute eune abrelingue, marchaez veî, fallait butaer l'hologe, froumaer les volets, demaundaer oû merchin de s'en veni signi les duplicatas, s'n allaer à la mairerie, approprier le casibéroui et le jorer d'aveu ses biâos effets du dimmaunche, arsorti l'iâo bénite de l'ormouère et s'n allaer dauns le jardin trachi eune braunque de lauryi. Et cha faisait paé quitte : fallait préveni le menuisyi pour qu'i fèche la bouète, termaer eun jouo d'aveu le tchué pour l'entâopinement, faire les papillouns, tout chenna, ch'est byin du train !

A la partie de cha, les bouones gens s'en vyinnent s'offri : qu'est-che cha qui va préveni la famille ? L's amins, qui qui va prier (portaer les papillouns par les maisouns). I va falli chouési les portous, syis bouonhoumes byin quoeurus, qui qui va portaer le cyirge d'houneu ? Le milleur amin, mahène byin, qui qui portera la croué ? Qui qui tynra les carres du drap ? Ch'est byin du tintoin ! Fâot paé piqui persoune.

Et la caftounerie quemenche ! La conne à café chôme paé, je vous l'acertifie. Coume nous villait nyit et jouo treis jouors de raung, le syin qu'avait parti à Jésus, qui qui s'en vyinrait la nyit ? Le jouo y'avait tréjouos des vas-tu-vyins-tu. Treis jouors de temps, ch'était eune défilaée de bouones gens qui s'en venaient renre visite et toute la jouornaée, ch'était la maême luure : « Qui qu'il avait ? A-t-i byin souffert ? Qui qu'érait creu ? No y'érait acataé sa sauntaé ! » Et les maêmes pllaintes : « Te v'là byin soulagie

et li est byin halaé de minsère ! » Y'avait dettié en avær la taête élugie. Et le café et la goutte dépotaient.

Et le jouo de l'entâopinement arrivait : le tchué, d'aveu sa bâtyire neire, les choeurets jorés d'aveu leus soutone neire et leus surpllis bllaunc, le custos d'aveu la grand croué, les portous et les syins qu'étaient de corvaée s'en venaient quéri la bouète. Ch'était, âotefeis, dauns de coups, paé byin quemode, y'avait paé de veiture à ch'va, d'hivé, dauns les caches, d'aveu des rohières plennes d'iâo, no-z-avait byin du ma. Quaund que la famille avait du byin, y'avait des pentes neires d'aveu des lermes d'ergent ahoquies à toutes les pôtiles de l'église et déeus lumineires d'aveu biâofaire de cyirges alentouo du côfre. Ch'est qu'i y'avait pusurs cllasses, ch'était pus ou mens coûtageus. Paé de pentes pour la treisyime classe et pour les pouores qu'étaient entâopinaés à la charitaé. Treis tchués disaient la messe pour la prémyire cllasse rembellie !

Le tchué disait sa messe, tréjouos la matinaée rapport qu'i devait yête à quoeu jeun pour communier. A la toute fin, i happait la tirasse et faisait quiques débitimus alentouo du cerqueu. Ampraès cha, no s'nallait oû chimetyire encouo quiques baracédas et les bouones gens s'en venaient béni d'aveu l'aspergés et ch'est à chu moment-lo que no veyait que le bouonhoume avait paé parti tout seu ! La famille s'affilauntait et ch'était les remerciements, chaqueun s'en venait serraer la man. Les portous s'artrouaient à l'âoberge, no-z-a la pépie mais que no-z-a portaé : ch'était le vin du mort payi par la famille.

La famille s'artrouait par ensemble pour magi un piquet de pan, à chu dinnaer-lo, no mageait paé de chai rôtie. Cha me fait arpensaer que Rismound, men grand, no le priaît pus à ches dinnaers-lo rapport que, ampraès déeus treis moques de fout-bas et le café byin couéffi d'aveu la rinchette et la surrinchette, i countait d's histouères qui faisaient s'écalaer de rire toute la tabllie. Ch'était paé le moment !

L'enterrement

Savez-vous qui est mort cet après-midi ? Je suis sûre que c'est une femme, mais je ne sais pas qui ! Ma belle-mère me demandait cela continuellement quand je rentrais chez moi. Elle était curieuse comme une pie borgne. J'en avais la tête cassée. Un beau jour, je lui répondis : « Comment voulez-vous que je le sache ? Ce n'est pas moi et c'est tant mieux, ce n'est pas vous et c'est bien dommage ! » Par la suite, elle ne m'en a jamais plus reparlé, ça a été terminé. Elle savait que c'était une femme parce qu'elle avait entendu les cloches tinter avant le glas : trois pour un homme, deux pour une femme. Elle n'avait pas vu le curé et son enfant de chœur qui agitait sa sonnette, aller donner l'extrême-onction quelqu'un sur le point de mourir.

Vous souvenez-vous du glas ? Nous, les enfants, on chantait : « Corps mort va-t'en, la terre t'attend depuis longtemps ! » Du côté de Coutances, c'était autre chose : « L'bedeau est mort dans l'auge du porc, ressuscit'ra dans l'auge du cheval ! » Quand quelqu'un mourait, c'était toute une affaire, pensez donc, il fallait arrêter l'horloge,

fermer les volets, demander au médecin de venir signer le certificat de décès, aller à la mairie, faire la toilette du mort et l'habiller avec ses plus beaux habits, sortir l'eau bénite de l'armoire et aller chercher, dans le jardin, une branche de laurier. Et ce n'était pas fini : il fallait prévenir le menuisier pour qu'il fasse le cercueil, prendre rendez-vous avec le curé pour la cérémonie, faire les faire-part, tout cela, c'était beaucoup de travail !

A partir de ce moment-là, les gens venaient proposer leurs services : qui va prévenir la famille ? Les amis ? Qui va distribuer le faire-part dans les maisons ? Il va falloir choisir les porteurs : six hommes bien forts, qui va porter le cierge d'honneur ? Le meilleur ami sans doute. Qui portera la croix ? Qui tiendra les cordons du poêle ? C'est beaucoup de souci ! Il ne faut pas vexer les gens ;

Et le service du café commence ! La cruche à café n'arrête pas, je vous l'assure. Et comme on veillait le mort trois jours de suite, qui prendrait le tour de garde la nuit ? Le jour, il y avait toujours des va-et-vient. Pendant trois jours, c'était un défilé de gens et toute la journée, c'était le même refrain : « Qu'avait-il ? A-t-il beaucoup souffert ? Qui l'aurait cru ? On lui aurait envié sa santé ! » Et les mêmes plaintes : « Te voilà bien soulagée et il est bien tiré de misère ! » Il y avait de quoi en avoir la tête farcie. Et le café et l'eau-de-vie coulaient !

Et le jour de l'enterrement arrivait : le curé avec sa chape noire, les enfants de chœur vêtus de leur soutane noire et de leur surplis blanc, le bedeau portant la grande croix, les porteurs et ceux qui étaient de corvée venaient chercher le cercueil. C'était autrefois, à certains moments, pas très facile, il n'y avait pas de corbillard, l'hiver, dans les chemins de terre, avec les sillons pleins d'eau laissés par les roues, on avait beaucoup de mal. Quand la famille était riche, il y avait des tentures noires avec des larmes d'argent accrochées à tous les piliers de l'église et deux rangées de cierges autour du cercueil. C'est qu'il y avait plusieurs classes, cela coûtait plus ou moins cher. Pas de tentures pour la troisième classe et pour les pauvres qui étaient enterrés « à la charité » Trois curés disaient la messe pour la première classe embellie !

Le curé disait sa messe, toujours la matinée, car il devait être à jeun pour communier. À la fin, il prenait l'encensoir et prononçait quelques mots autour du cercueil. Ensuite, on allait au cimetière encore quelques paroles et les gens venaient bénir avec le goupillon et c'est à ce moment-là que l'on s'apercevait qu'il y avait beaucoup de monde à l'enterrement. La famille s'alignait et c'étaient les remerciements, chacun venait serrer la main. Les porteurs se retrouvaient à l'auberge, on avait soif quand on avait porté : c'était le vin du mort payé par la famille. La famille se retrouvait pour un repas, à ce dîner-là, on ne mangeait pas de rôti. Cela me fait repenser qu'Orismond, mon grand-père, on ne l'invitait pas à ces dîners-là car, après deux ou trois moques de purjus, et le café bien arrosé avec la première tournée puis la deuxième, il racontait des histoires qui faisaient rire toute la tablée. Ce n'était pas le moment !

Le facteur

Autrefois, le facteur faisait sa tournée à pied, à son rythme, il distribuait les lettres aux habitants de la commune, il faisait le tour de toutes les habitations avec son sac sur l'épaule. Quelquefois, il donnait de l'argent, il était toujours bien reçu et les gens lui donnaient un petit pourboire. Il buvait une moque pour se donner du courage, quand on marche en plein soleil, on a très soif et l'hiver, un café bien arrosé, ça réchauffe. De plus, on ne peut pas rentrer chez les gens comme on rentre dans une église où il n'y a que le curé qui boit ! Vers les dix heures, il faisait la collation et, vers midi, le pauvre facteur était affamé : il y avait toujours quelqu'un pour lui offrir à déjeuner ! On parlait avec lui, il était au courant de toutes les nouvelles, de tous les commérages, de tout ce qui se racontait dans la commune. Parfois, dans leur maison, le facteur était la seule personne qu'ils voyaient de toute la semaine. Après le pur-jus, la première tournée d'eau-de-vie et le coup de pied de l'étrier, notre facteur ne marchait pas toujours très droit, parfois, il était un peu ivre ! Que voulez-vous ? il ne faut pas refuser ce que l'on vous offre. Ce serait vexer les gens !

De nos jours, le facteur a une voiture, il passe à toute vitesse, on ne le connaît plus, d'autant plus que ce n'est pas toujours le même. Il glisse les lettres, les journaux et la publicité dans la boîte aux lettres, il ne vient même plus au jour de l'an pour nous offrir son calendrier ! Tout change et rien ne s'améliore !

Il y a un facteur qui a été bien attrapé, c'est celui de Carentan les marais. Il devait remettre une lettre à monsieur X, 8 rue de l'église à Carentan les marais. Mais, à Carentan les marais, il y a 8 communes qui sont regroupées et il y a 8 rues de l'église ! Comment faire ? Avez-vous une solution ?

Le piétoun

Dauns le vuus temps, le piétoun s'n'allait de sen pyid, à sen leisi, bailli les mots d'écrit és bouones gens de la coumeune, i toupinait dauns toutes les positiouns d'aveu sen bissa sus l'épâole. Parfeis, i baillait de l'argent, il 'tait tréjouos byin archeu et les bouones gens li dounaient eun miot de galet. I beuvait eune moque pouor s'armountaer la couorée, à marchi souos le solé, no-z-est p'laé de seu et d'hivé eun café byin couéffi, cha récâoffe ! En pus de cha, no peut paé rentraer tcheu les gens coume dauns eune église iyoù que y'a que le tchuré qui beit ! Sus les dyis heures, i faisait la collatioun et à médi, le pouore poste avait la fale basse : y'avait tréjouos quiqu'eun pouor li payi à dinnaer ! No prêchait d'aveu li, i counaissait toutes les nouvèles, touos les rapsâodages, tout chenna qu'était dauns le brit du mounde. Parfeis dauns lus positioun, les bouones gens veyaient que le poste dauns la semanne ! Ampraès le fout-bas, la rinchette, le coup de pyid où tchu, noute piétoun travêquait eun miot et, byin des coups, i s'en ressentait pus que de raisoun ! Qui que vos v'laez, i fâot paé arfusaer le byin quaund i vyint ! Cha s'rait affrontaer les gens.

Achteu, le poste a eune veiture, i passe à toute trisse de veile, no le counais pus, d'autaunt que ch'est paé tréjouos le maême. I coule les mots d'écrit les jouorniâos et la réclame dauns la bouète, i vyint pus pouor la bouone annaée nous dounaer sen calendriyi ! Tout change et ryin amende !

Y'a eun poste qu'a 'taé byin rasaé, ch'est le syin de Carente les marais. I devait bailli eun mot d'écrit à moussieu X, 8 reue de l'église à Carente les marais. Seument, achteu à Carente les marais, y'a huit coumeunes par ensemble et y'a huit reues de l'église ! Coume qui faire ? av-ouos eune idaée ?

Téléphoner

Maudit panneau, depuis quelques jours, je suis énervé. Figurez-vous que ma télévision est en panne. Cela ne m'ennuie pas beaucoup, non, je lis un peu plus que d'habitude, mais il a fallu téléphoner pour avoir un nouveau décodeur ! « Si vous voulez ceci, tapez un ou bien cela, tapez deux ou encore ça, tapez trois ! Si c'est autre chose, dites-le. Nous n'avons pas compris, recommencez ! » Il y a de quoi leur donner des gifles, j'aurais bien voulu les invectiver, mais, insulter une machine, ça ne sert à rien !

Et tout est comme cela, tous les jours, je reçois, sur mon ordinateur, des publicités : « Voulez-vous vendre votre voiture ? Voulez-vous partir en Chine ? Chez les Incas, au diable vauvert ? » Moi qui vais bientôt marcher avec une canne et qui suis perclus de rhumatismes, ça n'a pas de sens ! Et tous les jours c'est pareil ! Il y en a un qui voulait vendre des culottes à ma femme, vous savez bien, des culottes qui ne cachent plus les fesses comme autrefois, mais de celles dont c'est les fesses qui cachent la culotte. On aura tout vu ! Quand je vois cela, les bras m'en tombent !

J'ai eu ma vengeance ! Il y a quelque temps, je me suis bien amusé : une femme m'a téléphoné : « - Allo, je suis X, de l'entreprise Y, nous vendons et posons des fenêtres et des portes. – Qui êtes-vous ? Je n'ai pas bien compris ! Je ne parle pas votre langage et de plus, je suis âgé. Peut-être aussi je ne suis pas très intelligent. - ???? – Ah ! des fenêtres, des portes, heureusement que nous en avons car en janvier, si la maison n'avait pas été bien close, on aurait eu très froid, on aurait tremblé. De plus, il faut se méfier des voleurs ! Tous les soirs, on s'enferme ! – Clic »

Je n'en ai plus jamais entendu parler.

Cônaer

Mâodit banné, de depis quiques jouors, je sis éluigi. Figur-ouos que ma luquerne est dégarillie. Ch'est paé que cha me mésaise, nennin, je luus eun miot pus qu'à l'accouoteume seument il a falleu cônaer pouor raveî eun décodeus ! « Si vos v'laez cha, tapaez yeun, ou byin chenna, tapaez déeus, ou encouo cha, tapaez treis, si ch'est âote seit, dites-le. J'avouns paé coumprins, arquemenchaez ! » Y'a de dequei lus foute debout, j'érais byin voulu les agoni de sottises seument traïtaer eune méconique, cha se peut paé.

Et tout est coume cha, touos les jouors, j'archive, sus men ordinateus, de la récllame : « Voul-ouos venre voute quérette ? Voul-ouos vous n'allaer en Chène ? Tcheu l's Incas ? ôu diable bouoilli ? » Mei qui vas byintôt marchi d'aveu eun vâtoun et qui sis crucifié de douleurs, ch'est hors de sens ! Et touos les jouors, cha r'est de maême ! Y'en a maême yeun qui voulait venre des tchulottes à ma bouorgeouèse, vos saez byin, des tchulottes qui muchent pus la pounette coume âotefeis mais des syinnes de qui que ch'est les fesses qui muchent la tchulotte. No-z-éra tout veu ! Quaund que je veis cha, je syis payi de ma jouornaée !

J'i-z-eu ma vindicatioun ! Y'a quique temps je me sis éjoui : eune bouone fême m'a cônaé : « - Allo, je sis X, de l'entreprinse Y, nous vendons et posons des fenêtres et des portes. – Qui que vos êtes ? J'i paé byin coumprins ! Je prêche paé voute loceis et en pus de cha, j'i de l'âge. Mahène byin itou que j'i la coumprenette eun miot épaisse - ??? – Ah ! Des crouésies, des hus, héyeusement que j'en avouns rapport qu'en jaunvyi, si tout était à l'ouvert, no galtrait de freid, no grégeolerait et pis, i fâot se déméfier des agrippeus ! Touos les seirs, no s'embastile ! – Clic ! »

J'en i pus rentendu prêchi !

Philippe est un fidèle du cercle des auteurs normands CDAN. Il offre sur le site, à disposition des lecteurs, un nombre important de ses écrits. C'est une démarche que nous apprécions tout particulièrement, de plus en des domaines rarement explorés. C'est un plaisir de muser sur ses écrits. Nous vous proposons de le découvrir ci-après par un de ces textes.

À chaque nouvelle parution de la revue, un texte extrait de singuliers voyageurs : histoires des traversées de la Manche par le port de Dieppe.

Introduction

Bien que la distance à vol d'oiseau entre Dieppe et l'Angleterre ne soit que de 65 milles nautiques (118 km), la route maritime Dieppe-Newhaven fut longtemps appelée « la grande traversée », par opposition avec la traversée par Calais-Douvres ou Boulogne-Folkestone. Tandis que par temps clair on ne perd jamais de vue la côte entre Calais et l'Angleterre (la distance entre Douvres et le cap Gris-nez n'est que de 33 km) la traversée par Dieppe fait découvrir la pleine mer. La route maritime qui va de Dieppe à Newhaven ou ses environs est une route ancienne, qui a sans doute été pratiquée occasionnellement au Moyen-Age, mais qui ne semble pas avoir été jamais utilisée dans l'Antiquité. Il n'existe aucun témoignage attestant de services réguliers de navires entre la France et l'Angleterre sur cette portion de la Manche avant le 17^e siècle. Des bateaux étaient affrétés ponctuellement par des particuliers ou des groupes de particuliers mais voyageurs et marchandises passaient plutôt par Calais ou Boulogne. La vogue des bains de mer fera de Dieppe une station à la mode, fréquentée par la bonne société britannique, tandis que de l'autre côté de la Manche, Brighthelmston devenait Brighton et confortait sa position de villégiature des riches et des puissants. Plus tard, l'arrivée du chemin de fer fera de la ligne Dieppe-Newhaven le plus court chemin entre Paris et Londres. En même temps, le rail mettra ces villes balnéaires à la portée du plus grand nombre, au grand regret de la clientèle huppée qui devra choisir d'autres lieux de villégiature. Ligne très fréquentée par la haute société, Dieppe-Newhaven avait été aussi choisie par Thomas Cook pour ses tarifs intéressants. Elle connut une fréquentation soutenue à la grande époque des expositions universelles. Elle vit aussi passer les voyages organisés, les scolaires, les excursionnistes d'un jour. Il faut rappeler qu'au début du XX^e siècle, Dieppe-Newhaven enregistrait en moyenne 250 000 voyageurs par an. Si la ligne reste active, sa part dans l'ensemble du trafic maritime transmanche a beaucoup diminué, Dieppe-Newhaven

étant devenue une liaison avant tout régionale. Il faut beaucoup d'imagination aujourd'hui pour se sentir aventurier à bord de nos ferries, stables, sûrs et confortables, même si l'aménagement est plus fonctionnel que raffiné. Il faut aussi beaucoup d'imagination pour se croire parti pour une mini-croisière, alors que tous ces petits luxes qui faisaient le charme de la traversée il y a cinquante ans, ont disparu à jamais : un bar bien pourvu, un restaurant de bonne tenue, avec de l'argenterie, des nappes en coutil damassé, un maître d'hôtel en tenue. Rares sont aujourd'hui les passagers piétons : on rencontre quelques étudiants ou lycéens, des routards, des cyclotouristes en couple ou en famille, mais le voyageur qui venait par le train de Paris a presque disparu. La clientèle est avant tout une clientèle régionale, qui profite de sa proximité avec Dieppe ou Newhaven, et du coût modéré du passage. Mais lorsque l'on monte la rampe et que l'on va prendre la place que l'on vous désigne dans le garage, une petite appréhension gagne le néophyte. Le ferry n'est pas gigantesque mais il peut avaler une cinquantaine de semi-remorques, et nos voitures particulières semblent bien vulnérables à côté de ces mastodontes. On se prend à espérer qu'un coup de roulis ne les fasse pas basculer. C'est une chose qui peut arriver, mais c'est extrêmement rare, car si la mer s'annonce agitée, les poids lourds sont arrimés par des chaînes aux pattes d'ours, et en cas d'avis de tempête, les traversées sont annulées. Il est révolu le temps où l'armement se flattait de passer quel que soit le temps, quitte à ce qu'il y ait de la casse (*We sail in all weather*), aujourd'hui, c'est la prudence qui gouverne. On entend la rampe d'accès à l'étage supérieur qui se relève en gémissant, les portes qui grincent en se refermant – et pourtant, suivant la vieille tradition de la marine, ce n'est pas la graisse qui manque sur ces mécanismes. Il est temps de monter dans les étages, et de rejoindre sa cabine ou les salons. Si, comme c'est le cas la plupart du temps, la mer est « belle ou peu agitée », le voyageur n'a pas conscience d'être en mer. Et lorsqu'elle est un peu forte, les stabilisateurs du ferry font leur office pour en limiter les mouvements. C'est parti pour un peu moins de quatre heures d'une traversée presque toujours calme et sans histoire. Heureux ceux qui en arrivant, ont un peu de temps pour découvrir ou redécouvrir en prenant les routes secondaires (les A et B roads) les stations balnéaires du Sud-Est de l'Angleterre, qui ont largement conservé leur charme d'autrefois, et ces merveilleux villages du Sussex où le temps semble s'être arrêté . Autrefois, cette « grande traversée » effrayait les voyageurs. Certains allaient jusqu'à redouter le naufrage, et la disparition dans les profondeurs. Beaucoup craignaient le mal de mer, non pas que la mer soit plus agitée entre Dieppe et Newhaven qu'entre Douvres et Calais, mais la traversée est plus longue, et l'on observe chez le voyageur, la peur mêlée à la fascination devant un voyage qui avait un parfum d'aventure, d'autant qu'à l'époque de la voile, nul ne pouvait connaître l'heure ni même le jour de l'arrivée, car cette traversée, qui pouvait prendre dix heures par vent favorable, durait parfois deux jours et plus. Les premiers vapeurs apportèrent plus de régularité, mais ce n'est pas pour autant que la routine s'était installée. Les incidents mécaniques n'étaient pas rares, les roues à aubes étaient fragiles, la machine capricieuse. Au fil des ans, les navires devinrent plus perfectionnés, plus fiables, plus rapides, plus confortables. L'hélice remplaça la roue, le bois fit place au fer, puis à l'acier, les machines alternatives furent abandonnées au profit des turbines. Mais il fallut attendre le début du XX^e siècle pour que les navires gardent, grâce à la TSF, le contact avec la terre, et plus

longtemps encore pour que les systèmes d'aides à la navigation et les moyens de détection rendent le positionnement très précis et limitent très largement le risque de collision et d'échouage, notamment en l'absence de visibilité : car le brouillard, qui peut se lever sans prévenir sur la Manche, était la source d'accidents fréquents. Même lorsque la traversée se déroulait sans encombre, le voyage en France ou en Angleterre restait un évènement, une expérience que tout le monde ne faisait pas. C'est pourquoi ceux qui avaient la chance (ou dans certains cas le malheur) de faire cette grande traversée n'hésitaient pas à noter leurs impressions, à évoquer les réactions des voyageurs, à comparer l'attitude respective des Français et des Anglais, à une époque où nous nous fréquentions moins souvent qu'aujourd'hui. Est-il vrai que nous nous connaissons mieux ? Sans doute les échanges touristiques sont-ils de plus en plus fréquents et concernent toutes les couches de la société. Les relations commerciales se sont multipliées, Internet a permis aux uns et aux autres de se rencontrer sur la toile, de dialoguer au quotidien sur des forums. Mais le Royaume-Uni évolue, comme la France. La population, les comportements, les usages ne sont plus les mêmes qu'il y a cent ans, on constate l'uniformisation des modes de vie, et cependant les Iles britanniques conservent leur étrangeté pour les Français, tandis que la France reste pour les Britanniques une contrée exotique. Nous avons donc de multiples témoignages, tout au long des siècles, que j'ai recherchés patiemment pour vous les livrer ici. Beaucoup de touristes qui font la traversée éprouvent encore l'envie de consigner leurs impressions et de faire partager leur expérience, sur les blogs, des forums, des réseaux sociaux. Pourquoi faudrait-il alors privilégier les récits des voyageurs d'autrefois au détriment des récits de nos contemporains ? Je crois que la raison en est évidente : aujourd'hui, sauf situation très exceptionnelle, il ne se passe plus rien au cours de ces traversées, et les observations des voyageurs sont sans objet. On ne peut même plus commenter et donner des avis sur les repas à bord, tant ils sont dépourvus d'intérêt : les restaurants traditionnels ont été supprimés, il ne reste plus qu'un self, comparable à une cantine d'entreprise, avec son hygiène rigoureuse, ses prix raisonnables et sa banalité consternante. On retrouve aussi des récits de traversée dans des œuvres d'imagination, qui ont une valeur documentaire dans la mesure où les auteurs puisent manifestement leurs sources dans des expériences personnelles.

Cousin Geoffrey

Auteur prolifique, Harriet Maria Gordon Smithies nous livre dans son roman *Cousin Geoffrey, the old bachelor*¹ le récit d'une traversée entre Brighton et Dieppe qui rassemble à peu près tous les malheurs qui peuvent arriver aux passagers d'un vapeur dans les années 1830. Mrs Gordon Smithies, comme on l'appelait, était issue d'une famille aristocratique de militaires et de marins. Son époux, ecclésiastique, connaît des revers de fortune. Elle trouve alors son bonheur dans l'écriture et la poésie. *Cousin Geoffrey* est son deuxième roman, et l'un des plus connus, du moins de ses contemporains, car aujourd'hui, Mrs Gordon Smithies est bien oubliée. Dans *Cousin Geoffrey*, la traversée, anormalement longue, et perturbée par la tempête, permet aux caractères de se révéler : les incompetents, les pleutres, les courageux, les vaniteux, les honnêtes gens et les moins honnêtes.... Le bateau part de Brighton et non de Newhaven. Le port de Newhaven n'a pas encore été aménagé pour les navires à passagers ; on part de l'embarcadère de Brighton appelé Chain Pier, la jetée suspendue, qui a été mis en service à la fin de l'année 1823. On trouve réunis dans cet épisode, qui occupe la totalité du chapitre 6, tous les reproches formulés par le magazine *Railway News* aux les bateaux de la ligne avant que les compagnies de chemin de fer n'en assurent la gestion² . Le bateau, nommé Sea-Gull, est vieux rafiot habilement rafistolé. C'est obligatoirement, car nous sommes dans les années 1830, un bateau en bois, conçu pour la navigation sur la Tamise, et bien fatigué. Repeint, il dissimule sa faiblesse structurelle sous une apparence flatteuse. En tout état de cause, le Sea-Gull n'a pas été construit pour affronter la mer. Une des roues a été endommagée. La fiction est en parfait accord avec la réalité, car nombreux sont les témoignages de bris de pales sur ces vapeurs du début du XIX^e siècle, de sorte que le bateau avance à vitesse réduite, Et pendant ce temps, il consomme du charbon, plus que ce qu'avait prévu le capitaine. Si bien que, la provision étant épuisée, le bateau doit poursuivre sa route à la voile. Il se transforme alors en voilier, mais un voilier alourdi par sa machine et encombré de ses roues...

La nuit tomba, et la côte française n'était toujours pas en vue. Grand fut le mécontentement lorsqu'on s'aperçut que le navire, qui était très vieux, avait perdu une de ses aubes, quelque chose qui en navigation à vapeur, équivaut à la perte d'une plume d'aile pour un oiseau et le capitaine, puisque c'est ainsi que l'on appelait le Patron, fut contraint d'admettre qu'il n'avait pas fait ses calculs en fonction d'un aussi long voyage, et que sa provision de charbon était épuisée³.

Il pouvait en effet arriver que le charbon soit épuisé avant que l'on ne parvienne à destination, et ce pour plusieurs raisons :

¹Cousin Geoffrey, the Old bachelor, a Novel; to which is added Claude Stocq edited by theodore Hook, in three volumes. London, Richard Bentley, 1840

²The Railway News publié en 1867 un article très critique dans son numéro de février 1867, vol.7, p.100 et s.

³The night closed in, and yet no appearance of the French coast. Great discontent prevailed when it appeared that the vessel which was a very old one, had lost a paddle – something in steam navigation equal to moulting a wing feather in ornithology – and the captain, as the master was called, was obliged to own that not having calculated for so long a voyage, his stock of coal was exhausted. p122

- lorsque la quantité de charbon à embarquer avait été mal calculée, en particulier en ne s'accordant pas une marge de sécurité suffisante.
- lorsque le charbon s'était avéré de mauvaise qualité : la consommation était majorée dans des proportions inattendues.
- lorsque des événements imprévus ou une erreur de navigation conduisaient soit à allonger la distance, soit à prolonger le temps passé en mer.

Et comme la traversée se prolonge, les vivres se trouvent épuisées de la même façon que le charbon. Seuls les passagers les plus prévoyants, qui ont apporté leurs provisions trouvent le moyen de se sustenter. À plusieurs reprises, le narrateur insiste sur le titre de capitaine dont se pare celui qui commande le bateau, alors qu'il devrait se dire maître ou patron. L'observation est judicieuse, car les commandants de navires à passagers qui traversent la Manche sont des maîtres au cabotage, et non des capitaines, le titre de capitaine étant réservé aux capitaines au long cours, dûment brevetés. Dans le roman, ce « capitaine » se révèle incompetent, comme tout son équipage du reste, car ils ont navigué principalement sur la Tamise, et n'ont guère l'expérience de la mer. De toute évidence, ils sont incapables de faire face à une tempête en mer. On voit même le capitaine tomber inconscient, terrorisé, ou même peut-être ivre mort ? L'équipage semble dépassé, et c'est un courageux passager qui doit rappeler les matelots à leur devoir et leur faire reprendre leurs postes ! C'est aussi ce passager courageux qui aide les matelots à actionner une pompe qui s'avère inefficace. Les passagers comprennent que la construction du bateau est trop légère pour un navire susceptible d'affronter des tempêtes, et chacun à bord considère que le naufrage n'est pas une hypothèse à exclure. On crie, on pleure, on prie, d'autres boivent. Et comme la narratrice est anglicane, nous avons l'inévitable description de la jeune servante catholique (que l'on qualifie donc de papiste) qui implore la Vierge Marie. Incidemment, l'écrivain, à travers un roman, pose le problème de la formation des maîtres et des équipages en ces premiers temps de la vapeur. Ceci étant, on comprend que les matelots ne sont pas davantage à l'aise avec les voiles et méritent d'être qualifiés de marins d'eau douce... Smithies nous décrit parfaitement les « périssaires » qui effectuaient le service, et dont l'inconfort, la fragilité et même la dangerosité, sont signalés dans plusieurs témoignages de l'époque. Outre l'article déjà cité de *Railway News*, qui les qualifiait de *rafiots tout juste capables de flotter*, le romancier britannique Henry Kingsley décrit l'un deux, le Vénézuéla comme *Le pire, le plus mal protégé, le plus abominablement dangereux navire de mer jamais construit*⁴.

Fort heureusement pour le cousin Geoffrey et ses compagnons, le voyage se termine mieux qu'il n'a commencé. Le temps se calme et les passagers sont recueillis près de Dieppe par deux bateaux de pêche au hareng. La description très réaliste de Mrs Gordon Smithies rappelle que la « grande traversée » était encore une aventure non dénuée de risques dans les années 1830.

⁴Austin went down to Brighton, and crossed in the steamer Venezuela, which steamer, I sincerely hope, is gone to the bottom long ago ; for having endured a gale of wind in her through one night, about two years before the time I speak of; and having endured many gales of wind, in many ships, in all sorts of strange seas since, I have come to the conclusion, that the steamer Venezuela is (or I hope was) the worst, wettest, and most abominably dangerous sea-boat ever built ». In : Austin Elliott / Henry Kingsley. Mac Millan 1863, vol.2, p. 102-103.



Le destin d'un histrion

Un souriceau, à peine libéré des limbes d'un confinement hivernal en famille, se projeta en histrion sur la scène du monde. Il y posa un regard altéré par des mois passés dans la pénombre d'une cave. Aveuglé, il le fut par la lumière renaissante d'une saison, quoiqu'encore convalescente, et par les couleurs que celle-ci arborait. Ebahi, il posa un regard de conquérant à la ronde. Il se sentit avide d'aventures Il escomptait user à loisir des forces vives de sa prime jeunesse.

Il se jucha sur ce qu'il prit pour un roc, imaginant dominer le vaste panorama de son royaume, ce qui le convainquit de sa stature de petit maître. Il allait en remonter à ceux d'en bas. Sémillant, il sentit lui pousser deux ailes, il frétila, se rengorgea du rang qu'il s'était octroyé. Il jubila de s'être délié des entraves d'une famille par trop démonstrative. Il s'apprêtait à se proclamer gouverneur des lieux, c'était tout juste s'il ne jouissait pas d'ores et déjà des pouvoirs d'un autocrate, prêt à soumettre les foyers alentour.

Cependant, c'était sans compter sur les deux « blancs becs » atterrissant, dans un froissement d'ailes, sur son terrain, déclaré de facto, « propriété privée ». Blancs becs, ils ne l'étaient point ! Forts de l'expérience que leur offrait la liberté d'une vie vagabonde, mais non dépourvue de grands dangers, ils tentèrent de raisonner ce naïf, de lui ouvrir les yeux et de lui enseigner des rudiments de survie dans un monde hostile. Ils ne se mirent pas en peine de prêter une oreille à des fanfaronnades dignes d'un candide. Ils admirent volontiers que cet écervelé n'avait pas eu le temps d'évaluer les embûches que lui réserveraient à coup sûr les jours à venir.

Ce souriceau, bouffi de l'importance qu'il s'était accordée, les prit de haut et s'en vint à railler les conseils dont il se passerait pour mener une existence bien meilleure sur terre que dans les airs. Les deux messagers ailés s'évertuèrent à offrir leur protection puisqu'il avait perdu celle d'une mère. Ils s'avouèrent vaincus par l'entêtement de cet innocent. Ils prévoyaient qu'il perdrait sa vie avant d'avoir franchi les bornes de son royaume. Quant à ce jeunet, il eut tôt fait d'oublier le discours de ces « vieux barbons », donneurs de leçons que les temps présents avaient abolies. Il se voulait libre penseur, affranchi de toute servitude des traditions et de la transmission des

ânés. Il jugea que ces deux-là auraient presque tué dans l'œuf ses ambitions. Autant avaler une dose de raticide se dit-il et renoncer aux glorieux lendemains de sa destinée !

C'est qu'il était loin d'envisager que, jeté dans ce vaste monde et esseulé, il deviendrait une proie de choix pour ceux qui n'en feraient qu'une bouchée avant qu'il n'ait eu le temps d'implorer de l'aide. Qui daignerait alors se soucier de ce traîne-ruisseau ! Il eut tôt fait d'apparaître dans le collimateur de rapaces des plus véloces qui rôdaient, les sens en alerte, sur les terres de son royaume. Notre raton ne bénéficiait hélas même pas d'une bouche d'égout pour se mettre à l'abri des vols en piqué de ses agresseurs. Des chats munis d'yeux semblables à des gyrophares balayaient les ténèbres à la recherche d'un en-cas.

L'intrépide loupiot connut les affres de la peur. Il commença à en rabattre. Le dessein de tyranneau qu'il avait rêvé en souffrit. Il n'entrevit plus que la solitude de son quotidien. Il vivait dans une grande misère sociale, lui qui avait tant souhaité rompre avec sa famille. Lui revint en mémoire la mise en garde de ces deux volatiles qui, en convint-il, l'avaient voulu mettre à l'abri de ses déconvenues. Celles-ci n'avaient d'ailleurs pas tardé à lui infliger une rude leçon. Bien amer, il s'avoua qu'il avait préjugé de sa témérité. Il recula devant l'hypothèse de s'en retourner vers les lieux de sa prime enfance. C'eût été afficher sa défaite ! Il s'en sentit bien incapable après avoir claqué la porte, derrière lui, avec tant de véhémence. Il eut le sentiment d'avoir brûlé ses ailes. L'amertume le rongait, le privant du goût de vivre. Il était victime de son bluff. Les regrets affluèrent, mettant son esprit à mal. Il perdit sa belle assurance. Il lui fallut bien s'avouer, dans les tête-à-tête avec sa solitude, qu'il s'était laissé emporter par la démesure de ses rêves. Il avait peut-être eu tort de congédier les deux barbons sans leur avoir prêté une oreille. En voilà deux qui avaient dû traverser les tempêtes de la vie, ils auraient pu lui parler de leur expérience. Privé de protection, tétanisé par l'angoisse, il avait renoncé à sa quête de grains dans les champs avoisinants. Il se morfondait dans le creux d'un arbre à l'affût de ses prédateurs jusqu'au moment où il jugea bon de tenter sa vie en ville. Il n'avait pas l'âme d'un rat des champs.

Ce fut une souricette qui, l'ayant aperçu, eut pitié de son dénuement. Elle vint lui glisser quelques grains de blé qu'elle avait engrangés dans sa cachette. Quand il eut raconté son histoire, elle le sermonna. Il lui confia combien il était honteux du sort qu'il s'était infligé. Il avait maintenant l'allure d'un clochard. La demoiselle se jura de ne pas lâcher un tel écervelé à son sort. Comment aurait-elle pu ne pas lui accorder sa compassion alors qu'il était question de vie ou de mort. Il la suivit, les oreilles bien basses, se confondant en excuses et en remerciements. La demoiselle avait fière allure et trottaient allègrement. Il se fit violence pour s'accorder à son pas. Son orgueil le titillait encore. Pas question de jouer les traîne-savates ! La mignonne avait de l'entregent. Elle lui proposa de le conduire chez un de ses amis. Il se trouvait qu'il était rat de bibliothèque chez un libraire ; il y coulerait des jours tranquilles et pourrait se livrer à l'étude des philosophes. Sitôt dit, sitôt fait !

Rat de bibliothèque, il serait donc ! Il s'était cru maître de son destin et c'était le destin s'érigé en maître de son avenir....

Valérie Guilbert

<https://www.auteursnormands.com>



Le fantôme de Glos

L'enfance se rappelle à nous parfois de façon surprenante et emprunte des chemins inattendus. Le mien me conduisait de Lisieux à Bernay et le passé prit soudain la forme d'un banal panneau indicateur sur lequel était écrit noir sur blanc, en lettres capitales : Glos. Cette petite madeleine de Proust trônant au-dessus de l'asphalte, me fit sourire un court instant et bifurquer presque instinctivement sur la droite. M'arrêtant sur le bas-côté, quelques mètres plus loin, je saisis ma bouteille d'eau minérale, et bus de longues gorgées tandis que les souvenirs affluaient ... Je me revis presque instantanément dans la salle à manger de mes grands-parents, assise à table en train de finir mon dessert, entre ma grand-mère et mon père, maman et papy Raymond à l'autre bout. « Dis mamie, raconte encore l'histoire du fantôme de Glos ... ». Je ne sais combien de fois j'avais pu poser cette question qui n'était en fait qu'une invitation à narrer, une fois de plus, ce conte familial qui fit les délices de ma jeunesse et ... avouons-le, de l'adulte que je suis devenue ! Tournant son regard vers moi puis vers son époux, ma grand-mère se redressait doucement et se calait bien droite sur sa chaise puis, avalant un peu de son café comme pour mieux s'éclaircir la voix, commençait invariablement ainsi : « Ah ça ... Tu te souviens Raymond ? Moi, c'est comme si c'était hier ... Tu n'étais pas encore née ma puce, mais moi, ça m'a marquée pour le reste de ma vie, toi aussi, hein Raymond ? » Mon grand-père opinait alors du chef, l'air grave, gonflant lèvres et joues dans une moue perplexe, pour signifier que lui non plus n'avait rien oublié et qu'il n'y comprenait toujours rien. Alors le récit pouvait débiter, martelé par le tic-tac de la pendule murale que le silence alentour rendait encore plus sonore et inquiétant, à l'instar d'une musique de film marquant les moments clé d'un thriller haletant ... Coudes posés de part et d'autre de mon assiette, le menton reposant sur mes doigts croisés, je ne perdais pas une miette de cette anecdote familiale que je connaissais pourtant par cœur. « Ça remonte en août 1973, tes parents étaient jeunes mariés. On avait loué pour huit jours, ton papy et moi, une petite maison à Glos, dans le Calvados, près de Lisieux ; ton père et ta mère venaient prendre le relai la semaine suivante. Ce qui était pratique, c'est qu'ils acceptaient les animaux et comme à l'époque on avait encore notre Toby ... En tout cas, c'était une charmante petite demeure dans laquelle les propriétaires avaient aménagé deux logements indépendants afin de pouvoir accueillir des estivants tout en habitant sur place. Ils nous ont conduits à l'arrière du jardin, nous ont remis les clés et nous avons pu nous installer. Ce n'était pas immense mais mignon tout plein : une petite salle d'eau et une chambre au fond de la pièce principale qui comprenait un petit coin cuisine et un salon. Avec deux poutres massives au plafond. Tu me connais, j'ai un faible pour les poutres, moi. « Je vais faire le lit, que je dis à Raymond, pendant que tu sors le

chien ». Le pauvre toutou avait supporté la route tant bien que mal et la voiture n'était pas sa tasse de thé, il devait avoir envie de faire pipi. Je suis entrée dans la chambre. Un peu vieillotte. Un grand lit en bois sculpté en face d'une énorme armoire normande, on ne pouvait pas la louper. Elle couvrait presque tout le mur, mais il faut reconnaître que la pièce n'était pas immense. Je me suis dit qu'au moins, un meuble aussi massif atténuerait le bruit si les propriétaires faisaient la java ! En tout cas, il y avait de la place pour mettre le panier du chien du côté où je dormais. J'ai commencé à défaire les valises et à tout ranger. Avec cette vieille relique d'armoire, je m'attendais à entendre les gonds grincer et j'étais prête à sortir mes boules quies. Pas ça, dit-elle en tapant l'ongle de son pouce contre son incisive, pas un son ! J'ai tout déballé et mis les draps pendant que j'y étais, Dieu merci juste avant que Toby ne saute sur l'édredon ... » Je vous passe les détails superflus qui n'auraient d'intérêt pour nul autre que moi : l'après-midi en centre-ville de Lisieux pour dégourdir les pattes du caniche, les emplettes, la visite du Carmel et le dîner rituel de l'arrivée en vacances, les célèbres « patates aux œufs durs » à l'huile de noix et au vinaigre de cidre, parfumés à l'estragon du jardin qu'on avait emporté, depuis Grand Quevilly, dans un Sopalin rangé dans la glacière avec les autres victuailles ... Trois jours et deux nuits plus tard, le dimanche très précisément, les propriétaires avaient averti mes grands-parents qu'ils partaient rendre visite à leurs enfants à Rouen et passeraient la nuit chez eux. Ils leur remettaient les clés en cas de souci. Ils ne tarderaient pas, de toute façon, à rentrer mais leur demandaient de bien vouloir jeter un coup d'œil à la maison au cas où, bien que le village soit très calme, même en période estivale. Mamie acquiesça volontiers et les rassura. Ils pouvaient partir tranquilles. Ils iraient juste l'après-midi à la basilique où se tiendrait une fête en l'honneur de Sainte Thérèse en espérant passer à travers les gouttes – ils annonçaient de la pluie à la radio - mais n'assisteraient pas à la messe puisque les quins n'étaient pas admis à l'intérieur du Saint édifice. Le laisser à la maison ? Sûrement pas, il alerterait tout le voisinage par ses aboiements : il avait peur de rester tout seul alors on l'emmenait partout en vadrouille et l'on se relayait pour les visites en intérieur ou pour entrer dans un magasin. Après les poignées de main, les au-revoir et remerciements d'usage, le couple de septuagénaires avait démarré au quart de tour pour gagner la Seine-Maritime tandis que Raymond et Lucette se préparaient en vue de leur escapade. La journée se passa sans encombre et de retour à la location, mamie Lucette prépara le repas comme à son habitude, tout en faisant sécher les parapluies. « Quand on a terminé de dîner, reprit-elle la voix légèrement altérée par ce qui allait suivre et que nous connaissions tous déjà, on a fait la vaisselle, la toilette puis on est allé se coucher pour lire et terminer nos mots croisés comme chaque soir. Hé oui ! Y avait pas de télé en ce temps-là dans les locations, tu sais ! On était au lit depuis peu, aux alentours de vingt-et-une heures trente, quand ça s'est produit ... ». Dans un silence de mort, les regards attentifs de mes parents et de ma petite personne tournés vers elle, nous attendions la suite avec impatience. La mamie savait ménager son petit effet et marquait généralement une courte pause, d'un air entendu, au moment crucial ... Puis, tandis que papy distribuait les cerises à l'eau de vie dans nos verres vides et les arrosait généreusement de leur jus sucré et alcoolisé (pour les adultes, moi je n'avais droit qu'à deux ou trois fruits minuscules), elle reprenait doucement le fil de l'histoire. « On a d'abord entendu, et j'avoue qu'on n'y a pas vraiment prêté attention sur le coup, hein Raymond, comme des pas venant de très loin. Mais pas n'importe quel type de pas. Des bruits de galoches qui se rapprochaient peu à peu. J'ai dit à ton grand-père « Raymond t'a entendu ? Y a quelqu'un dehors ? Qui ça peut-être ? Les voisins sont déjà revenus ? ». Encore plus étrange, c'était le comportement de mon Toby. Il avait levé le museau aux premiers bruits de sabots, les oreilles dressées. Son regard allait du

jardin à la porte d'entrée comme s'il suivait quelqu'un des yeux. Sauf qu'à part nous, il n'y avait personne. Ce qui m'a le plus étonnée, c'est qu'il n'a pas aboyé. D'habitude, au moindre son, on n'entend que lui et on ne peut plus le calmer. On a tendu l'oreille : ton grand-père et moi, on avait vraiment l'impression qu'on allait frapper à la porte d'une seconde à l'autre. Rien. Et là, c'est incroyable ! Tout à coup, c'est dans la maison qu'on a entendu marcher ... Un pas lourd mais tranquille, toujours avec des sabots, comme celui d'une personne qui rentre chez elle ... Toby s'est levé comme un piston bien huilé et a sauté à mes pieds, l'air pas rassuré mais toujours aussi silencieux et raide comme un piquet. Ton grand-père et moi, on s'est regardé, sans comprendre ce qui arrivait mais c'était loin d'être fini ! Les bruits de pas se sont tus un instant puis se sont rapprochés, ont franchi le seuil de la chambre et là, et là ... » Émue, ma grand-mère fut parcourue d'un frisson et ne parvint plus à trouver ses mots. Papy, concentré et grave, plongeant dans ses souvenirs, laissa entendre un faible « pas croyable ... d'un coup, on a » vite interrompu par une mamie à l'œil sévère et contrarié : « Bon, Raymond, c'est toi qui racontes ou c'est moi ? Laisse-moi parler tout de même ». Un peu craintif devant sa maîtresse-femme, il garda le silence et se contenta de dodeliner de la tête de gauche à droite. « Donc je disais, reprit mamie, ravie de retrouver l'attention générale, et là ... un bruit d'armoire dont on ouvre les portes avec précaution, un tiroir que l'on tire, pour quelle raison, je n'en sais rien , mais qu'on tire doucement et que l'on referme de la même manière ainsi que les battants ... On entendait tout cela et pourtant, l'armoire était fermée. Puis, il -ou elle d'ailleurs - est reparti, si je puis dire, comme il était venu ... Il a quitté la chambre, le salon, les pas se sont dirigés vers la porte d'entrée, vers le jardin. Les bruits de sabots se sont éloignés jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les entendre du tout ... Alors, Toby a sauté dans son panier et a aussitôt piqué son roupillon. Quoi dire d'autre ? ... Ton papy et moi on s'est regardé à nouveau, sans comprendre. » Devant nos yeux ébahis et peut-être l'air sceptique de mes parents, mamie a levé les bras en signe d'impuissance. « Que veux-tu ? ... Ce n'est pas croyable. Le pire, c'est qu'on n'a pas eu peur. Papy a même voulu aller voir dehors. Mais il faisait déjà nuit fin août, et qui sait, ça pouvait être dangereux. S'il y avait eu des voleurs ? Ils auraient pu l'attaquer. Je lui ai dit : « Fais pas le couillon, Raymond, si on t'agresse, ça te fera une belle jambe. On ira voir demain matin, quand il fera jour. Ça ne sert à rien de se mettre la rate au court-bouillon pour l'instant ». Ensuite, on a lu et refait nos mots croisés encore un peu, comme si de rien n'était, puis on a dormi comme des loirs sans se poser de questions. Moi qui suis si craintive et qui ressasse toujours le moindre truc... Le sommeil du juste ! Quand j'y repense aujourd'hui, je ne me comprends pas ... » Ma grand-mère reprenait alors son souffle, demeurait silencieuse quelques instants comme pour se rappeler intérieurement et pour elle seule, ce dont, elle et mon grand-père, avaient été témoins bien malgré eux. Puis, après avoir vainement cherché du sens là où elle n'en trouvait pas, elle relatait, de concert avec papy Raymond cette fois-ci, les événements du lendemain matin. Au point du jour, le grand-père s'était livré à une inspection minutieuse du jardin ainsi que des portes et volets. Aucune trace d'effraction. Pas de trace tout court d'ailleurs ! Il avait plu longuement la veille en fin d'après-midi et la présence d'un rôdeur se serait logiquement traduite par des empreintes de pas nettes et fraîches, or, il n'avait rien trouvé ! « Des sabots, ça se serait vu tout de suite , faisait-il remarquer avec bon sens, or là ... on était chocolat ! » Il avait tout passé au peigne fin, refait au moins dix fois le trajet du portail à l'entrée de la location, vérifié toutes les entrées possibles de la maison des propriétaires. Aucune serrure n'avait été forcée. La porte du garage était bien sagement fermée par un cadenas tout rouillé laissant deviner qu'elle n'avait pas été récemment ouverte. L'éventualité d'un passage souterrain ou secret avait été évoquée mais la demeure

n'était pas si ancienne que cela et c'était un plain-pied. Pas de sous-sol. Aucun indice trahissant la moindre présence suspecte. Personne ne pouvait s'y cacher. Tout était vide. Le couple de septuagénaires vivait seul et ne possédait ni chien ni chat ni autre petite bête à poils ou à plumes. « Et je ne connais pas d'animal qui porte des galoches ... », concluait mamie. Et que dire de cette armoire qui avait été le centre des interrogations et de leur stupéfaction ? Ma grand-mère en avait maintes fois ouvert les battants et les tiroirs. Pas un bruit. Même infime. Comment expliquer ces grincements si distincts de la veille au soir ? « C'est à n'y rien comprendre, répétaient-ils à tour de rôle, impensable ». Force était de reconnaître que « quelque chose » s'était passé, mais quelque chose d'inexplicable. « Il y a sûrement une explication rationnelle, concluait papy Raymond dans un soupir, on ne le saura jamais. Le phénomène ne s'est jamais reproduit ». « Les propriétaires sont rentrés en début d'après-midi, on leur a rendu les clés mais on n'a rien dit, ajouta mamie, tu penses ... Ils nous auraient pris pour des fous. Excepté à tes parents lorsqu'ils sont arrivés quelques jours après, on n'en a jamais parlé. Mais j'ai quand même bien ma petite idée, va ... Quand j'ai ouvert et refermé ces maudits tiroirs, j'ai senti dans la chambre une odeur de rose. Un parfum doux, discret de fleur. Et pourtant, aucun massif sous les fenêtres, seulement des hortensias. Or tu sais que ce jour-là, quand « Ça » s'est produit, on fêtait Sainte Thérèse ... Les roses ... elle est toujours représentée avec des roses entre les mains. Elle les aimait beaucoup. Pour moi c'est ... c'est elle, tu ne me le retireras pas de l'idée ... ». Phénomène surnaturel ? Manifestation mystique ? Hallucination collective ? Toutes les hypothèses allaient bon train. « Mais le chien, tout de même, rectifiait mamie, il ne peut pas avoir rêvé, lui ... ». Qu'en conclure ? Je crois que nous ne le saurons jamais excepté, peut-être, mon cher papy Raymond, qui dort désormais pour toujours au cimetière de Grand-Quevilly, un chapelet béni à la basilique de Lisieux entre les mains et une photographie de la petite Sainte dans sa poche de blazer intérieure droite ... Il est des souvenirs, des anecdotes qui marquent une existence à tout jamais. Ce fut mon cas ... et, lorsque l'on emprunte aujourd'hui la route menant de Rouen à C***, conduisant au premier étage de l'EHPAD « La Vie au long cours », chambre 103, au fond du couloir, une petite dame de quatre-vingt-quinze ans dont la mémoire défaillante lui joue souvent des tours, pour peu que le doux nom de Lisieux ou de Sainte Thérèse soit évoqué, prononcera encore avec émotion ces quelques mots si chers et si familiers à mes oreilles, gravés pour toujours au plus profond d'elle-même : « Je t'ai déjà raconté l'histoire du fantôme de Glos, Rose ? C'est une histoire bien étrange tu sais. Tu n'étais pas encore née mais je vais te la dire ... »

Vos ouvrages sont sur CDAN :
<https://www.auteursnormands.com>

CDAW

Cercle des autrices et des auteurs normands

Contacter le cercle :

-via le site :

<https://auteurnormand.com>

-via la messagerie :

cercleauteursnormands@gmail.com

Annoncer vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :

<https://www.facebook.com/>

Visiter le site :

taper sur un moteur de recherche :

auteursnormands.com

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre votre revue MOTAMOT et votre site : le cercle des auteurs normands CDAN.

Dans ce numéro 3 de MOTAMOT, nous tentons de vous présenter des textes qui parle de l'histoire de l'écriture des époques anciennes à la vôtre, mais aussi de l'histoire des écrits normands, du parlé Normand ainsi que des auteurs actuels et surtout les écrits que vous avez proposés.

Vous pouvez, bien entendu, participer à cette aventure, en proposant vos écrits, ainsi que ceux d'auteurs de notre Normandie. Il n'y a pas de sujet imposé, la liberté reste au bout de vos plumes.

Pour le numéro 4, nous attendons vos écrits et toute autre proposition sans thème imposé.

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Nous sommes aussi ouverts à toute autre proposition pour que cette revue devienne pérenne.